



HAL
open science

Préadolescence, différence des sexes et latence dans des bandes dessinées et des dessins animés

Mareike Wolf-Fedida

► **To cite this version:**

Mareike Wolf-Fedida. Préadolescence, différence des sexes et latence dans des bandes dessinées et des dessins animés. *Adolescence*, 2002, 20 (2), pp.363-372. hal-04433358

HAL Id: hal-04433358

<https://hal.science/hal-04433358>

Submitted on 22 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRÉADOLESCENCE, DIFFÉRENCE DES SEXES ET LATENCE DANS DES BANDES DESSINÉES ET DES DESSINS ANIMÉS

MAREIKE WOLF

Il fut un temps où les médias s'inspiraient de la psychologie des profondeurs pour mieux comprendre certains aspects de la société. Aujourd'hui, c'est plutôt l'inverse qui se passe. Que penser d'une vague de bandes dessinées à succès planétaire, qui met en scène des enfants d'âge d'école primaire, mais qui s'adresse aux personnes plus âgées ? C'est le cas des bandes dessinées « Titeuf »¹ et le film des dessins animés « South Park »² (existant également à la télévision). Pour le film, l'exemple est encore plus flagrant, puisqu'il met en scène ces jeunes enfants, mais la censure l'interdit au public en dessous de douze ans.

Est-ce par simple besoin de régression que le public ira voir un film dont les principaux acteurs sont des enfants ? Vraisemblablement non. Car le public n'est pas le même que celui qui sera heureux d'accompagner une petite sœur, son enfant ou son petit enfant pour voir « Babar » ou « Winnie l'ourson ». Ici, le temps où l'enfant est innocent et gentil, est définitivement terminé. Au contraire, on fait dire des énormités aux enfants. La presse, en général, qualifie ces grossièretés de « scatophiles », « blasphématoires », « provocatrices » et « politiquement incorrectes ».

1. Zep, *titeuf*, Éditions Glénat, Grenoble, 1-7, 1993-1999. Site web : www.internity.com/zep.

2. *South Park*, le film, sortie octobre 1999. Épisodes *South Park*, Comedy Central, 1998. Site web : www.comedycentral.com.

Rien que cela ! On pense tout naturellement à la définition que donne Freud de la constitution sexuelle de l'enfant : c'est un « pervers polymorphe ». Cette remarque célèbre avait discrédité la psychanalyse aux yeux du public. Mais aujourd'hui, il semble y avoir un public prêt à entendre les mêmes propos – simplement présentés autrement.

Quand on regarde d'un peu plus près dans quelles circonstances tombe cette qualification de « pervers polymorphe », cela éclaire l'intérêt qu'y trouve (ou faut-il dire retrouve) un grand public grâce à une présentation adéquate. Freud dit qu'au moment de la période de latence (six à onze ans) l'enfant est encore malléable et influençable dans ses jugements. L'influence externe, par une séduction, interrompra cette latence et c'est à cette occasion que la pulsion sexuelle de l'enfant se révélera comme « perverse polymorphe ». Cela suppose que la période latente inclue un processus de maturation des pulsions sexuelles. En principe, sans influences venant de l'extérieur, il n'y a pas de raison pour que l'enfant se montre comme étant « polymorphe pervers ».

C'est sur cet aspect-là, exactement, que repose la drôlerie des situations ubuesques que mettent en scène la bande dessinée et le film. On part d'un scénario qui exagère le caractère quotidien de la situation (en classe, parent qui remplit les papiers administratifs, téléphone, récréation, promenade du chien, courses, etc.) et on arrive à un résultat très inconvenant qui a un caractère grotesque par rapport au point de départ. En quelque sorte, c'est pour dire que lorsqu'on se réfère au monde des adultes, on touche inévitablement à la sexualité. Mais cela, on ne le comprendra qu'après-coup, après la sanction. Et aussitôt, c'est reparti pour une nouvelle aventure et de mêmes effets.

Bref, la période de latence telle que la dépeint Freud, est difficilement crédible d'après la présentation dans « Titeuf ». Car les influences extérieures l'interrompent sans relâche. Il faudra vraiment que l'enfant fasse un grand effort pour ne pas comprendre. Dès qu'il se met à réfléchir de manière logique, il tombe sur une contrainte liée à la sexualité. C'est à se demander si l'enfant de cet âge ne feint pas la débilité pour qu'on le laisse tranquille.

Arrivés à l'âge de la pré-adolescence, les enfants semblent d'ailleurs avoir besoin de se « venger » d'un contenu de cet ordre-là.

Interrogés sur l'âge des enfants qui y figurent et la raison pour laquelle ils lisent des BD concernant des plus jeunes, ils répondent : « Les huit à neuf ans, c'est l'âge con où on ne pige rien. » Cette remarque consternante explique aussi pourquoi ils ressentent le besoin de s'isoler entre eux de la pré-adolescence jusqu'à la majorité. Ils ne veulent plus rien avoir à faire avec l'enfance qui leur semble « abêtissante » ni avec l'adulte qui est responsable.

Mais pourquoi alors, cette BD fait-elle autant rire les adultes ? À force d'être responsables et convenables ne retombent-ils pas dans une phase de latence qui, à chaque fois qu'elle est interrompue produit un éclat de rire, comme un soulagement à l'idée que la sexualité existe encore ?

L'humour dans « South Park » est encore un peu différent. Il jongle avec le mauvais goût et le vide de certaines représentations morales. Par exemple, pendant la fête d'Halloween, certains enfants commencent à se transformer en zombies tueurs. Il a fallu trouver la cause de cette transformation par les garçons (les héros habituels) eux-mêmes. Une fois qu'ils ont trouvé, avec courage, la cause, tout redeviendra normal. Alors, l'un se tourne vers son copain en disant : « Noël, c'est le pardon et la générosité. Halloween, c'est quoi alors ? » – L'autre répond : « Les déguisements et les bon-becs. »

Autre exemple, c'est le copain Keeny qui se fait systématiquement tuer à chaque épisode. Il vient d'un milieu socialement défavorisé et il lui arrive en plus tous les malheurs, ce qui lui est encore reproché. On comprend le message de « South Park » : il n'y a pas de justice sociale. – Ou encore : les incohérences du monde des adultes. Le fait d'avoir reçu en classe un mot de séduction grossière par une fille (elles sont coupables de toutes les séductions) se solde par la convocation des parents chez le directeur d'école et entraîne le divorce des parents (mais cela s'arrangera à la fin).

Autre épisode : la répétition du spectacle de fin d'année avec la crèche de Noël (avec l'accouchement de Marie simulé par une fille) suscite des avis si contradictoires chez les différentes appartenances religieuses qu'on décide de supprimer toute allusion à une religion spécifique. Un enfant (juif, dont la mère a été la première à signaler l'inopportunité du spectacle) finit par halluciner un copain imaginaire dans la matière fécale. Et c'est ce copain imaginaire qui va finir par sauver le spectacle de fin d'année. Il apparaît à tout le monde au moment où le

public s'offusque du caractère obsolète d'une tradition vidée de son message, tout en apportant la leçon morale (la joie d'être avec les autres). En quelque sorte, le caractère anal des répressions par l'éducation se venge ici en étant personnifié et en éduquant les parents.

Mais, si de tels contenus font rire à partir de onze ans, c'est que le lien inconscient est perçu au moment du rire. L'analité qui domine l'humour de « South Park » correspond à la répression de la période de latence, là où se situent les héros de l'histoire. Autant la théorie psychanalytique sur ce sujet est difficile à admettre et ne fera pas rire, autant il est surprenant que, sous forme de BD filmée, elle est reconnue de façon universelle.

Freud précise (« Mon point de vue sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses »³, 1905) – comme il l'a dit également dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905d) – que le caractère infantile de la sexualité permet une connexion entre ce qu'il faut entendre par « santé », « perversion » et « névrose ». Et il ajoute que malgré tout ce qu'on a pu dire au sujet de l'étiologie des névroses, il tient invariablement à souligner l'importance de la « sexualité » et de « l'infantilisme ». On connaît l'effet thérapeutique du rire. Et ce n'est certainement pas le masochisme du public qui explique le succès de « Titeuf » et de « South Park ».

Ici se pointe le chaînon manquant entre la récapitulation sur les *Trois essais sur la théorie sexuelle* et le *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* – également écrit par Freud en 1905 – à savoir de chercher un sens à l'irruption du pulsionnel dans un moment de latence. À moins qu'il ne s'agisse de chercher le pulsionnel dans un moment de sens latent.

En résumé, le développement sexuel chez l'homme procède par « l'instauration en deux temps ». Cette interruption caractérise la « période de latence ». Elle est la condition qui permet de « développer une culture supérieure, mais aussi sa tendance à la névrose ». L'étude des troubles nerveux met trois phases en évidence qui contribuent à l'organisation des composantes pulsionnelles sexuelles : l'érotisme oral, l'organisation pré-génitale, puis génitale. C'est cette deuxième phase qui nous intéresse plus particulièrement. Contrairement au deux autres, la première est au premier plan et la dernière est la forme aboutie, dans la deuxième phase

3. Freud, 1905, p. 155.

prédominent les mêmes contenus – le *sadisme* et l'érotisme *anal* – qui sont également dominants pour le mot d'esprit sous forme de grivoiserie (*Zote*).

« Le sexuel qui forme le contenu de la grivoiserie englobe plus que ce qui est particulier à chacun des deux sexes, il s'y ajoute les choses communes aux deux sexes sur lesquelles porte la honte, c'est-à-dire l'excrémentiel dans toute l'étendue du terme. Or c'est là l'étendue que possède le sexuel au moment de l'enfance, lorsque existe pour la représentation une sorte de cloaque à l'intérieur duquel la séparation entre le sexuel et l'excrémentiel se fait mal ou pas du tout. Partout dans le domaine mental propre à la psychologie des névroses, le sexuel continue d'inclure l'excrémentiel, d'être compris dans son sens ancien, infantile »⁴ (Freud, 1905c).

Autrement dit, si nous rions des grivoiseries, nous sommes des adultes avec un fond de névrose qui se raccroche à une période de latence où la représentation des sexes était momentanément abandonnée au profit d'une tendance scatophile. Mais la différence des sexes reprend aussitôt le devant de la scène, car il n'y a pas d'égalité des sexes devant la grivoiserie. Freud explique qu'elle est inventée par les hommes et elle prend une tournure tout à fait différente selon que la femme, à qui elle s'adresse, est jugée comme étant ordinaire, pudique ou de rang élevé, ainsi que selon l'anticipation de la réaction de la femme (se laisse-t-elle gagner par l'excitation ou va-t-elle montrer un comportement défensif ?).

C'est là aussi une autre particularité de « Titeuf » et de « South Park ». Il s'agit de petits garçons. Tout se joue dans l'identification à travers ces petits garçons. Bien sûr les filles sont là, tout comme la maîtresse ou les parents. Ce qui est montré, c'est la réaction des garçons à leur environnement. Cela n'empêche que le public des bandes dessinées et du film est aussi féminin. Mais, il est avant tout masculin.

Du temps de Freud, le mot d'esprit semble n'être que le propre du masculin quand il s'agit de la grivoiserie. On pourrait croire que l'homme se venge de l'excitation que la femme suscite en lui. Mais, nous savons très bien que les rires des adolescentes tourment, depuis toujours, autour de contenus équivalents. La grivoiserie au féminin existe aussi, mais il n'est pas valorisant pour la femme de la porter en avant. Faire rire, c'est

4. Freud, 1905c, p. 189.

dominer. L'idée de la virilité ne fonctionne pas de la même manière que celle de la féminité. Ce n'est pas parce que la femme n'affiche pas certains comportements qu'elle les ignore. On peut donc expliquer le succès de l'identification avec des petits garçons de la part d'un public féminin par le fait, qu'une fois de plus, cela permettra à la femme de faire l'économie de sa personne en laissant faire les hommes.

Chez « Titeuf » la femme est un mystère agréable: pour se rapprocher de l'idée d'un baiser d'une jolie fille, le garçon récupère le chewing-gum de la fille en question. Dans « South Park » la tendance est ouvertement misogyne : les filles veulent systématiquement embrasser et cela fait, littéralement, gerber les garçons. On dirait que la grivoiserie reprend les deux tendances à la fois. On ne sait pas trop quel est le destin de la femme en tant qu'objet : on l'élève en la traînant dans la boue ou on l'abaisse en la mettant en évidence ?

Visiblement, l'intérêt n'est pas là, ni pour la femme ni pour l'homme. L'essentiel de la grivoiserie – selon Freud – vise encore autre chose : la différence des sexes.

« La grivoiserie est comme une mise à nu de la personne sexuellement différente à qui elle s'adresse. En prononçant les propos obscènes, elle contraint la personne agressée à se représenter la partie du corps ou l'acte en question et elle lui montre que l'agresseur se représente lui-même de telles choses. Il ne fait aucun doute que l'envie de voir les parties sexuelles dénudées constitue le mobile originel de la grivoiserie »⁵ (Freud, 1905c).

Serions-nous, adultes, encore fixés au stade où la différence des sexes garde tout son mystère ? Rappelons-nous le texte de Freud « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » (1925j) ; l'enfant préfère autant oublier la découverte de la différence anatomique des sexes. Il la transpose en une représentation anale, pour en venir à la découverte des différences des sexes avec le partenaire du sexe opposé. Bien plus tard, ses exigences se transforment vis-à-vis de l'autre sexe. Il réalisera que rencontrer quelqu'un du sexe opposé n'en fait pas l'objet d'amour en soi !

Ainsi, nous comprenons mieux les identifications multiples

5. Freud, 1905c, p. 190.

qu'offrent une bande dessinée ou un film où il n'existe pas seulement le choix du langage, mais aussi celui de l'image et de la mise en scène. Faudra-t-il le préciser que ces BD et films ont été conçus par des adultes, bien sûr, et en l'occurrence des hommes. Ne concluons pas hâtivement que les hommes restent des petits garçons et que la sexualité ne connaît pas de maturation, car elle est toujours infantile.

Intéressons-nous plutôt au fait que pour la BD comme pour le film il n'y a aucune censure. C'est tout le contraire, tout y passe : le sida, la prostitution, la pornographie, les positions du coït, la pédophilie, etc. C'est un peu comme dire, que quand on est un enfant, on a beau avoir tout sous le nez, ce n'est pas pour autant qu'on y comprend grand chose. Et quand on est adulte, on a beau avoir toutes les possibilités, on ne s'en sert pas pour autant. Mais puisque tout cela existe, tout un chacun est concerné, les grands comme les petits. C'est la façon, chez l'être humain, quand il est intelligent, de s'identifier constamment et de se sentir concerné.

Rappelons-nous (« Titeuf » l'illustre bien) de l'effet ravageur des premières campagnes contre le sida en faveur de l'usage du préservatif sur les discussions des élèves pendant la récréation, de l'école élémentaire à l'époque. En fait, tout l'éclaircissement sexuel de cette génération s'est fait par rapport au préservatif. On part d'un élément et l'on fait le tour de tous les propos (même l'homosexualité masculine pour justifier l'usage du préservatif). Depuis, il y a toujours un garçon qui se fait un point d'honneur d'amener un préservatif à l'école et de montrer que lui, au moins, est responsable. Les enfants en déduisent que le fait de posséder un préservatif ou non est devenu une simple question de survie. Le cas échéant, ils se sentent rassurés d'en avoir vu un ou d'avoir un copain qui en possède un, et s'estiment à l'abri de ce danger mystérieux.

L'irrationalité de ces propos n'est pas différente de ce que les enfants connaissent des superstitions des adultes. Ces craintes basées sur l'énoncé « on ne sait jamais... » sont simplement reproduites par les enfants pour des cas de figures où ils ne possèdent pas tous les éclaircissements. En général, ils sont d'ordre sexuel ou pécuniaire.

Depuis sa toute petite enfance, l'être humain se sent concerné par tous les propos qui circulent (comme, par exemple, la fille veut faire des enfants et mater, le garçon veut épouser sa mère et gagner beaucoup

d'argent). Autrement, tout en grandissant jusqu'à la majorité, l'enfant est constamment dépassé par les propos qu'il entend. L'enfant glanera des informations un peu partout (on le suppose ignorant) en se faisant une idée du monde adulte. Il est difficile pour l'adulte de s'en faire une idée, car il n'aura ni les mêmes informations ni la même perception des choses.

En fait, à quoi s'intéressent les enfants de six à dix ans actuellement ? Aux *Pokémons* : il s'agit de 200 formes animales dessinées. La sexualité est complètement éliminée de la mise en scène. Celle-ci se joue sur fond de techniques de combat et de filiation par mutation. Comme les *Pokémons* sont très nombreux (et en rivalité commerciale avec les *Digimons*), il y a de quoi occuper les petits garçons assez longtemps. Cela ressemble beaucoup à la défense obsessionnelle.

Nous avons peu évoqué l'adolescence jusqu'ici, mais nous y arrivons. L'adolescent, avec ses sentiments à fleur de peau, ramenant de façon exagérée chaque propos à lui-même jusqu'à faire une crise existentielle, représente une étape chez l'être humain où celui-ci se révolte contre le fait qu'il ne peut se déloger du langage. D'où le développement d'une microsociété à part chez les adolescents, avec ses propres goûts et ses propres codes. La récupération commerciale de toutes sortes de tendances montre bien qu'il est, effectivement, difficile d'échapper à la moindre représentation.

Pour terminer, nous proposons d'illustrer ce point, qui est aussi un argument dans « Titeuf » et « South Park », en évoquant un autre film qui n'a pas été longtemps à l'affiche. Chez les adolescents, il suscite à la rigueur des sentiments mitigés : « Tarzan »⁶ de Walt Disney.

Les studios Disney ont une grande expérience dans le traitement des sujets œdipiens (par exemple, le « Roi lion » genre Shakespeare : le fratricide ; « Hercule » sur fond de mythe grec : le combat entre le bien et le mal ; « Blanche Neige » et la famille recomposée contre la famille élective, etc.). Les scénarios sont élaborés de façon pédagogique, de telle sorte qu'on ne puisse pas se tromper sur ce qu'il faudra éprouver à tel moment précis. Même si un doute persistait, loin s'en faut, la musique,

6. *Tarzan*, le film, sortie novembre 1999, Studio Walt Disney. Site web : www.disney.fr. Une vraie curiosité ! C'est juste le dernier avant les animations en 3D par ordinateur.

particulièrement forte en volume, à ce moment-là, se charge de le dissiper. Tout cela est bien reposant pour les enfants et les adultes. Mais, pour un adolescent, c'est trop.

Apprécier un film de Disney pour les effets spéciaux, cela est tout à fait possible. Mais, cette quarantième version de l'homme singe, dont n'importe qui connaît déjà au moins cinq versions, est tout à fait particulière. Curieusement, un adolescent tout occupé qu'il est par la pensée de la conquête de l'autre sexe n'est pas forcément attiré par un scénario qui met cela explicitement en scène sur fond de jungle.

Ne revenons pas sur le fait que l'intrigue n'apportera rien de nouveau. En revanche, c'est un nouveau héros que Disney met en avant : le beau-père de Tarzan, le père de Jane. Là, c'est vraiment inattendu ! Proposer une version de Tarzan en élaborant l'importance du transfert paternel sur le futur beau-père laisse songeur par rapport à la morale sociologique qu'il faudra en tirer en ce début de siècle. (Ou est-ce simplement parce que l'équipe des Studios Disney a vieilli ?)

Cela saute aux yeux, qu'on se le dise. Le fait que Tarzan bondisse d'une branche à l'autre, nous y sommes habitués. Mais que le film se termine avec Jane qui saute d'une branche à l'autre et son père sexagénaire qui en fait autant et l'on comprend qu'il s'agit d'un effet de dérision. Mais, de qui se moque-t-on ? De l'homme moderne. Car, reprenons les dernières répliques du film : Jane et son père devaient rejoindre leur bateau qui les ramènera en Angleterre. Assis dans la barque où rame un marin, le père fait comprendre à sa fille qu'il faut écouter son cœur et suivre son amour. Là-dessus, elle se précipite alors dans les flots pour rejoindre Tarzan sur la plage. Le père fait de même en ordonnant au marin de transmettre qu'il ne les a pas retrouvés. Et il ajoute : « Au fond, des gens qui se perdent dans la jungle, cela existe. »

Et en fait, c'est bien de cela qu'il s'agit la plupart du temps.

BIBLIOGRAPHIE

- FREUD S. (1905). Mon point de vue sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses. *Meine Ansicht über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*. In : *Sexualleben. Studienausgabe V*. Frankfurt : Fischer, 1972.

- FREUD S. (1905c). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard, 1988.
- FREUD S. (1905d). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987.
- FREUD S. (1925j). Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique. *OCP XVII*. Paris : PUF, 1992, pp. 189-202.

Mareike Wolf
Université Paris VII - Denis Diderot
UFR Sciences Humaines Cliniques
107, rue du faubourg Saint-Denis
75010 Paris, France